

Le commerce des écrivains

L'expérience interdite, de Ook Chung, Boréal, 194 p.

Ching Selao

Autour du récit

Number 194, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selao, C. (2004). Le commerce des écrivains / *L'expérience interdite*, de Ook Chung, Boréal, 194 p. *Spirale*, (194), 14–15.

LE COMMERCE DES ÉCRIVAINS

L'EXPÉRIENCE INTERDITE de Ook Chung
Boréal, 194 p.

SI IL est un nom de la littérature dite migrante qui, espérons-le, s'imposera davantage dans le paysage littéraire québécois, c'est bien celui de Ook Chung, qui nous offrait en 1994 ces *Nouvelles orientales et désorientées*, recueil peuplé de personnages tout aussi étranges qu'étrangers. Ces nouvelles révélaient un auteur d'une écriture admirable, mais ce n'est qu'en 2001 qu'il nous livre un second ouvrage, *Kimchi*, qui est aussi son premier roman. Chung a parlé, ailleurs, de ce silence « post-premier-livre », silence qui, selon le narrateur d'un court texte publié dans *Liberté*, serait lié à la réalisation de n'être pas un « véritable écrivain » : « Je sais bien qu'il y a tant et tant à dire, que la vie ne se résume pas à la souffrance et qu'il y a des pages magnifiques à écrire sur la beauté du monde, sur tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue, aimée en même temps que haïe. Tel devrait être l'écrivain véritable [...]. Et c'est pourquoi je n'en suis pas un » (*Liberté*, octobre 1995). Traducteur, cofondateur de la revue *L'inconvénient* et également auteur d'un essai sur Le Clézio, ce « faux écrivain » — s'il m'est ici permis d'associer la voix de ce narrateur à celle de Chung sans vraiment croire à la signature autobiographique — propose dans ce second roman, *L'expérience interdite*, une aventure au cœur de la cruauté humaine, une expérience de lecture qui nous laisse interdits, tant les prémisses tiennent à la fois du registre de l'horreur et du fantastique et, pourtant, métaphoriquement, demeurent si près de notre rapport à la littérature et au monde.

Les écrivains-ours

En exergue au roman, Chung place ces quelques mots des *Métamorphoses* d'Ovide : « [...] et il tourna son esprit vers l'étude d'un art inconnu » ; citation qui annonce la pratique d'un nouvel art inventé par Bill Yeary, l'art de créer des écrivains sur mesure. S'ouvrant sur le journal d'un Japonais disparu sur une des îles des Philippines, malgré son désir de « prouver à [s] es compatriotes et — pourquoi pas — au monde entier qu'on peut être un drop-out et faire sa marque dans l'Histoire », le roman introduit dès les premières pages les « personnages » importants du livre : les *hikikomori*, ces misanthropes de plus en plus nombreux au Japon et vendus par leur famille au profit de cet art inconnu, et les ours, animaux nés pour souffrir au gré des humains. Pour laisser sa trace dans l'Histoire, Noboru Yamada est parti dans la jungle des Philippines

à la recherche du lieutenant Oguchi, porté disparu depuis trente ans, mais sa quête, semble-t-il, ne le mènera que sur les pas d'un certain Bill Yeary, un type laid et dégoûtant, qui a eu l'idée inhumaine de faire fortune en engageant des gens — des introvertis de préférence puisque ceux-ci sont, de toute façon, déjà enfermés en eux-mêmes — et en les forçant à écrire. Tout au long du roman, c'est cette question qu'adresse Bill Yeary au lecteur pour justifier son crime : mais qu'y a-t-il de si monstrueux à engager des personnes et à les obliger à écrire, dès lors qu'on enferme, aux quatre coins du monde, des humains, voire des enfants, dans des usines ou des manufactures et qu'on les force à fabriquer des objets quelconques à la grande satisfaction des plus riches ? Son projet, quant à lui, est de loin plus noble puisqu'il ne s'agit pas de fabriquer un objet quelconque, mais un objet d'art, une œuvre d'art qui porte le nom de « livre ».

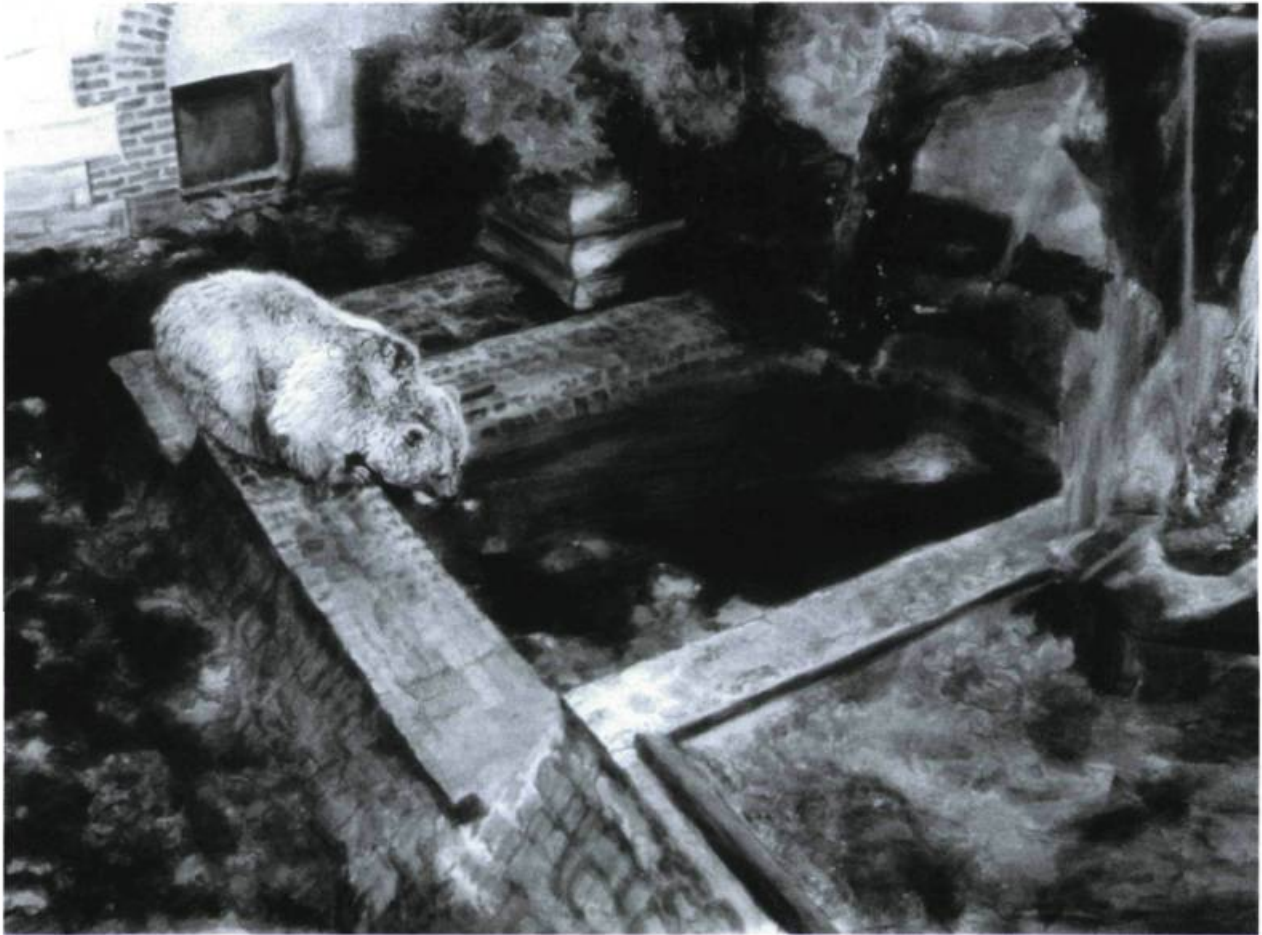
Si le roman fait effectivement référence à l'exploitation des travailleurs du tiers-monde, on aurait toutefois tort de le considérer comme un texte à teneur politique dont l'enjeu est de simplement dénoncer les injustices. Ce serait de fait oublier l'imagination débridée de Chung qui nous convie à visiter l'« atelier littéraire » de Bill Yeary et nous entraîne dans un univers noir, certes, mais où l'horrible côtoie souvent l'ironie, voire le comique. À titre d'exemple, on pense notamment aux sentiments de rébellion qui agitent parfois les prisonniers et qui les poussent à se révolter : « Lorsque les engagés veulent protester collectivement contre une des expériences sadiques de Bill Yeary, ils pissent en chœur, formant une pluie d'arcs d'urine. Bill Yeary sort alors son parapluie, pas plus dérangé que cela. On croirait presque voir un arc-en-ciel après. » Il y a donc un peu de couleur dans les ténèbres...

Les techniques de torture utilisées sur les ours en Asie pour extraire leur bile à l'aide d'un cathéter attaché à leur foie et qui ont suggéré à Bill Yeary l'idée d'installer un robinet à l'abdomen de ses écrivains engagés doivent également, à mon sens, être lues au-delà d'une condamnation des violences perpétrées contre les animaux. Bien sûr, il s'agit de mettre en relief l'état bestial dans lequel ces prisonniers sont tombés à cause des instincts cruels de ce Bill Yeary, mais ce n'est sans doute pas un hasard qu'il ait trouvé réponse dans la traite de la bile d'ours, là où la culture des perles ne l'avait que vaguement inspiré. Alors que celle-ci lui a ouvert les yeux sur les possibilités de copier un objet et ensuite de le vendre

comme étant « original » (« *L'unique différence entre perles naturelles et perles cultivées, c'est une question d'authorship* », nous dit Bill Yeary), c'est le trafic lucratif de la bile d'ours qui l'amènera à réaliser l'importance de la souffrance dans l'écriture. Nombreuses sont les croyances, en Asie, qui attribuent à la bile d'ours les pouvoirs de guérison pour toutes les maladies du corps et même de l'âme, si bien que certains sont prêts à déboursier une fortune pour en obtenir. Ainsi, l'ours doit souffrir pour soulager les maux de l'humain ; autrement dit, sa bile doit guérir la bile de l'homme... Si le foie des ours sécrète de la bile, la langue des écrivains engagés de Bill Yeary produit une autre forme de bile : « *J'en suis venu à aimer le goût de ma bile, ce goût doux-amer, ce goût de larmes noires* », nous confie un des prisonniers. Le rapprochement est évident : les écrivains sont des ours qui souffrent pour partager leur bile. Et pendant que plusieurs ferment les yeux sur les douleurs physiques infligées aux ours pour quelques crèmes contre les hémorroïdes, d'autres feignent d'ignorer que le livre est un objet que l'on dévore aux dépens de certains. « *Les gens ne sauront jamais à quel point les victuailles sur leur table sont presque toutes faites du sang et de la sueur des autres. Et je ne parle pas des choses culinaires seulement, je parle des hautes nourritures intellectuelles aussi. Aujourd'hui, on lit tel ou tel auteur supplicié comme on croquerait une friandise.* »

Regarder/lire la souffrance

À l'instar des bourgeois qui visitent les fabriques de bile comme on visite un zoo ou comme on va au cirque, les « écrivains » — enfin, les plagiaires qui signent de leur nom les manuscrits rédigés par les engagés — prennent plaisir à découvrir la « manufacture » de Bill Yeary, certains d'entre eux s'offrant même le luxe de rapporter à la maison non seulement le chef-d'œuvre, mais aussi son créateur. Toutefois, parler de zoo ne fait pas que mettre l'accent sur l'animalité de ces personnes devenues des bêtes, mais souligne surtout l'importance du regard dans cette entreprise. Construit à la manière du fameux *Panopticon* de Jeremy Bentham, le bâtiment où Bill Yeary enferme ses auteurs est une prison dans laquelle, à partir d'un puits central, il est le seul à pouvoir « embrasser d'un regard panoptique tous les étages inférieurs ». En d'autres mots, il est le seul à regarder sans être vu, le seul à contrôler, à surveiller et punir, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Michel Foucault (Gallimard, 1975).



Christine Major, *La fosse de l'ours*, 2003, acrylique sur toile, 150 cm × 195 cm. Photo : Guy L'Heureux.

S'adressant à ses prisonniers, Bill Yeary leur rappelle que c'est grâce à ce regard central perpétuellement plongé sur eux qu'ils existent, tout comme leur œuvre n'existe que dans la mesure où le lecteur y pose son regard : « Vous avez été créés pour une chose et une chose seulement : souffrir. [...] Votre souffrance est un spectacle, n'est-ce pas magnifique, n'est-ce pas consolant ? Car si elle ne se donnait pas au moins en spectacle, elle ne servirait à rien, à rien ! Vous n'êtes pas seuls dans votre souffrance, voilà votre seul espoir. »

Dans ce monde de production où tout doit être utile et rentable, il ne s'agit cependant pas seulement de produire des écrits qui, une fois lus, augmentent les profits de Bill Yeary, il s'agit également de produire de la douleur : la seule inspiration des écrivains engagés. Ceux-ci admettent eux-mêmes que les promus qui bénéficient de privilèges dans cette prison hiérarchisée n'écrivent plus aussi bien que lorsqu'ils étaient en bas de l'échelon. Ce serait le succès qui leur monterait à la tête... Selon Bill Yeary, son expérience interdite n'est qu'une copie à peine exagérée de la situation de tous les écrivains : « [...]

il suffit de penser aux écrivains qui vivent dans la misère pour constater que ce sont souvent eux, les chantres de la solitude et de la souffrance, qui produisent la meilleure littérature. » Mais à maltraiter de la sorte hommes, femmes et enfants, Bill Yeary croit-il vraiment qu'il ne créera que de bons écrivains et non pas aussi des « monstres » qui décideront un jour de se retourner contre leur maître ?

Sans dévoiler en détail les astuces que déploient les prisonniers pour se libérer du joug de cet ancien idéaliste devenu sadique, notons simplement que la fin est aussi prévisible qu'inattendue. En effet, la libération des prisonniers viendra de la Guenon, la fille « adoptive » de Bill Yeary qui, chaque soir, se voit contrainte d'offrir l'hospitalité de son corps pour préserver la « raison » des écrivains. « *Le Grand Soir viendra par le vagin de la Guenon, elle accouchera de la Révolution.* » Au terme du roman, on regrette toutefois avoir perdu traces de Deborah Mills, présentée au début du roman mais dont l'itinéraire hors des sentiers battus l'a menée à goûter à plus de « saveur locale » qu'elle

n'en espérait. Certes, il est aisé de deviner qu'elle est devenue une victime de Bill Yeary, mais tandis que le parcours des autres personnages jette de la lumière sur l'histoire de chacun, l'intrusion de cette touriste australienne dans l'« atelier littéraire » et dans la narration demeure obscure. En somme, Ook Chung nous convie à un monde imaginaire où les personnages sont des misanthropes qui voient leur fantasme d'une solitude absolue se transformer en cauchemar. Si ce roman nous oblige parfois à nous interroger sur des sujets fort sérieux, son auteur sait par ailleurs nous divertir en manipulant ironiquement les clichés, donnant à la lecture le goût doux-amer de la bile. Sans doute n'y a-t-il pas de mal à plonger le lecteur dans un univers irréel, tout en le confrontant à certaines réalités, tant il est vrai que « [1] a conscience de l'homme se rend rarement jusqu'au bout d'une pensée ; elle préfère descendre deux ou trois stations avant le terminus, laissant le reste aux professionnels de l'inconscient ».

CHING SELAO